Vincent.

La signature de Van Gogh au bas de ses peintures.

Une calligraphie un peu enfantine.

Ou naïve.

Ou semblable à celle d’un artiste brut comme on dit aujourd’hui.

D’un artiste quoi.

Mais qui signe aussi une vie digne d’une grande tragédie classique.

Le peintre qui doute et qui, aussi, sent en lui une force immense qui le fait chavirer dans une sorte de folie, un tourbillon hallucinant qui le perd.

Il marche, marche, marche telle une vieille bête contente de fouler des lieues et des lieues au milieu des blés murs, des lavandes odorantes et de toutes ces fragrances du Sud, en Provence.

Il peint, peint, peint.

Fou, fou furieux de peinture, de rouges éclatants, de jaunes chatoyants, de bleus enivrants, de vert à perdre son âme.

Dans un ballet sans cesse en mouvement.

Pas de pauses, de temps morts de doigts de pieds en bouquets de violettes.

Pas d’amour d’une femme, mais de celles que l’on payent dans les bordels de Paris, d’Aix ou de saint Rémy.

Et encore, quand il peut se satisfaire, s’il n’a la libido qui s’fait la malle.

Plus souvent, là aussi, qu’à son tour.

Il ne sait pas séduire, sauf un paysage, des fleurs, des oliviers tordus par le Mistral.

Et des montagnes violettes, des champs de blé en fauche, le labeur des champs avec des ouvriers journaliers ou des petits paysans courbés sur la tâche.

Des lavandières sur le bord d’un canal ou des barques échouées sur une plage, aux saintes Maries.

Une salle de bistrot la nuit, un billard et quelques clients attardés ou affalés sur le rebord d’une table.

Et le dehors, toujours à la sorgue, avec les becs de gaz qui éclairent la rue et les étoiles qui jouent au ciel de lit.

Le Facteur Raulin et sa petite famille, madame et les deux fils, la petite fille.

Le père Tanguy dans sa petite boutique qui pose, les mains croisée sur son ventre, un Zouave et son vaste pantalon d’un rouge qui bouffe toute la composition.

Et puis, et puis Gauguin, l’ami…

Pour qui il se tranchera l’oreille.

Gauguin en qui il a investi son rêve de phalanstère.

Le rêve de reproduire le groupe de Pont Aven avec Émile Bernard et d’autres dans cette mythique maison jaune d’Arles.

Mais Gauguin se tire après deux mois de séjour dans cette ville égoïste qui lui ressemble laissant sur place un artiste qui en devient totalement dingo.

L’hospice d’’Arles, puis celui de saint Rémy où il peindra de sublimes œuvres.

Des toubibs à qui il offre leur portait dont un finira dans un poulailler.

Dire si son travail était apprécié par des représentants de la bourgeoisie Provençale…

Alors sur l’incitation de son Frère Théo, il part à Auvers sur Oise pour s’y faire « soigner » par le docteur Gachet.

Mauvaise donne.

Il se retrouve avec un toubib certes, mais surtout un peintre raté qui jalouse la force de Vincent.

Quand celui-ci se trainera, blessé jusqu’à la pension Ravoux le docteur Gachet s’opposera à ce qu’on le transporte à l’hôpital de Pontoise sous prétexte qu’il ne supportera pas le voyage…

Alors qu’un autre praticien présent le conseillait fortement.

Et mettait fortement en doute la thèse du suicide.

Pourquoi ?

D’aucun dans des livres pensent que le peintre a été assassiné.

Qu’un coup est malencontreusement parti au cours d’une bagarre entre deux frères, fils d’un pharmacien réputé du coin et à propos de Vincent…

Ou que la fille du docteur Gachet…

Ou Gachet lui-même que j’ai rebaptisé, avec mon très mauvais esprit, Gachette

Il est mort et son cher Théo, Six mois après, terrassé par les remords et des suites d’une syphilis mal soignée…

Et comme le chante Ferrat, ses tournesols si flamboyants sont aujourd’hui dans un coffre fort de banque.

On dit que les peintures privées de lumière noircissent…

Si cela pouvait être vrai, les amateurs d’art friqués qui pratiquent ce genre d’enfermement de leurs œuvres, l’auraient profond et cette idée me plait bien.